

—Je vais vous faire une confidence qui aurait une extrême gravité si elle ne s'adressait pas à vous, sur qui je puis compter comme sur moi-même, je le sais.

—Et vous n'en douterez jamais, je l'espère.

—Non, mon ami. Aucune affaire ne m'appelle à Rome, vous ne l'ignorez pas ?

—En effet, et je cherchais vainement à m'expliquer le but de ce voyage.

—Je vous le répète, ce n'est pas moi qui pars, c'est ma fille, et je la suis. Elle veut, pour des motifs difficiles à vous apprendre, que nul ne sache le lieu de notre retraite, qui durera de six semaines à deux mois. Vous seul devez en être instruit, mais vous aurez soin de ne le révéler à personne.

—Je respecterai le désir de mademoiselle Schunberg et le vôtre, monsieur.

—C'est donc bien entendu ?

—Parfaitement.

—Ecrivez-moi chez le baron Pazzi, notre correspondant à Rome, qui doit m'avoir retenu un appartement. Sitôt arrivé, je vous ferai connaître mon adresse. Renseignez-moi sur tout, je vous prie, même sur les détails, car vous savez que j'ai la manie de vouloir ne rien ignorer de ce qui se passe. En dehors de cela agissez pour moi comme vous l'entendrez, vous ne ferez que de bonnes et habiles choses, j'en suis sûr, mais, une dernière fois, que personne ne sache où nous sommes, personne, entendez-vous, Lucien, Clotilde l'exige.

La confiance que Schunberg avait dans son commis principal justifiait cette explication, rendue nécessaire par le mystère dont le banquier, obéissant à sa fille, voulait s'entourer pendant toute la durée de son absence. En recevant, le lendemain de cette conversation, la visite du marquis, Durouget, qui n'était point un sot, supposa que Sanchez n'était point étranger à la résolution prise par Isaac et sa fille, aussi sa lettre, après quelques détails sur les affaires du jour, se rapportait-elle entièrement à la tentative faite par d'Alviella auprès de lui, pour connaître l'adresse de Schunberg.

—Ah ! fit Isaac après avoir lu, il ne perd pas de temps.

—De qui parlez-vous, mon père ? demanda Clotilde.

—Mais de ce pauvre marquis. Tiens, lis, mon enfant.

La jeune fille prit la lettre que lui tendait son père, et la lut avec un intérêt qu'elle ne chercha point à dissimuler.

—J'espère qu'il y met de l'empressement ! reprit le banquier, crois-moi, Clotilde, ce jeune homme t'aime sérieusement, et bientôt tu seras marquise.

—Vous jugez les autres d'après vous, mon bon père. Nous verrons si cette belle ardeur de M. d'Alviella n'est point un feu de paille.

—Alors tu demeures implacable ?

—Non, mais je persiste dans ma résolution.

—Elle te chagrine cependant, et je m'en suis aperçu.

—Qui a pu vous inspirer cette supposition ?

—Les profondes rêveries auxquelles, malgré tout le plaisir que tu as eu de faire ce voyage, tu n'as pu complètement échapper. Dans cette chaise de poste, lancée au grand trot, qui nous menait ici, je respectais autant ton mutisme que je prenais à tâche de partager tes admirations, car souvent un long silence succédait à tes réflexions charmantes, je suivais alors tes yeux, et ton regard fixe m'apprenait que ta pensée était au loin, Clotilde, c'est-à-dire à Paris, là où se trouve le marquis d'Alviella.

—Eh bien ! c'est vrai, mon père ; mais ce sentiment n'est-il pas bien naturel ?

—Si naturel, chère enfant, que loin de t'en blâmer, je me comble de joie.

Le père et la fille s'entretenaient encore ainsi pendant quelque temps du but de leur voyage, puis se séparèrent. Le lendemain, dès l'aube, madame Firmin se rendit à Rome. Elle avait à mettre à la poste une lettre adressée à sir Perkins, et présumait trouver au bureau restant des instructions de la mystérieuse compagne d'un faux Anglais.

Madame Firmin, afin de ne point manquer à l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis de la fée de Neuilly de la renseigner, avait longuement relaté le voyage ainsi que l'installation de ses maîtres au lac Némi, en ajoutant quelques fragments des conversations intimes de Schunberg et de sa fille, qu'elle avait adroitement saisis au passage. Lorsqu'elle fut arrivée au bureau, sur sa demande l'employé lui remit un pli à son adresse. Il annonçait à la gouvernante la prochaine arrivée du marquis d'Alviella à Rome, en lui ordonnant d'écrire l'Anglais aussitôt que Sanchez aurait rejoint Clotilde, de le renseigner sur tous les événements qui s'accompliraient ensuite. La gouvernante rouvrit sa lettre, et réitéra, en post-scriptum, les protestations de son entier dévouement, puis elle reprit le chemin de la ville.

Rien de particulier ne signala la seconde journée que Schunberg et sa fille passèrent près de Rome. Clotilde s'applaudissait d'avoir mis à exécution son projet ; elle était heureuse de l'épreuve qu'elle avait infligée au marquis, et tout en ne se l'avouant pas complètement à elle-même au fond elle ne doutait point un seul instant que Sanchez n'en sortit victorieux.

La satisfaction de la jeune fille rendait Isaac radieux. Le bonheur de son enfant était tout pour lui ; puis, au repos qu'il allait goûter lui offrait un double charme et le délassant du trac des affaires et en lui permettant de se consacrer exclusivement à Clotilde. Le baron Pazzi vint les prendre en voiture au milieu du jour et les emmena dans son palais. Cette journée fut charmante pour tous. La femme et les deux filles du banquier italien se montrèrent vis-à-vis de Clotilde et de son père d'une courtoisie ravissante, qui leur fit regretter d'entendre sonner l'heure du retour à la villa.

Dès ce moment, Schunberg et sa fille comprirent que leur volontaire exil serait plein de charmes et qu'ils n'avaient qu'à se féliciter de se l'être imposé. On prit rendez-vous pour le lendemain en se quittant. Une heure avant celle indiquée ce jour-là, Schunberg entra dans la chambre de Clotilde en la priant de passer au salon.

—La personne que nous attendions est arrivée ; suis-moi, mon enfant, lui dit-il.

—Déjà, tant mieux, répondit Clotilde en se rendant au désir de son père, mais au lieu de trouver au salon le baron Pazzi, ainsi qu'elle s'y attendait, elle ne put retenir un petit cri de surprise en voyant Sanchez devant elle.

—Vous, monsieur le marquis !

D'Alviella était fort pâle ; ses traits montraient l'émotion vive à laquelle il était en proie.

—Oui, moi, dit-il au bout d'un instant ; moi, qui ai failli devenir fou de douleur après votre fuite ; moi, qui meurs à vos pieds, ajouta-t-il en s'agenouillant, si vous ne me dites à l'instant que vous consentez à devenir ma femme.

L'air noble et pénétré de Sanchez toucha Clotilde. U